

—Le comte de Mello, que le vicomte de Sa-Da-Bandeira avait rejoint avec 1,500 hommes, avait gagné la rive gauche du Tage, et menaçait Lisbonne avec le gros de la colonne expéditionnaire qui était à Saint-Ubes, dominant tout le pays autour de la capitale. Les troupes royales avaient abandonné l'Alentejo et les Algarves aux insurgés, déjà maîtres d'Évora, Portalegre, Faro, Lagos et de tout le pays qui s'étend jusqu'à Tunes-Vedras.

Les insurgés touchaient de si près, d'après les dernières nouvelles, à un triomphe complet, que les marins anglais avaient débarqué le 20 pour protéger la reine qui, réduite aux dernières extrémités, avait enfin consenti à changer son ministère. Cette concession tardive n'aurait certainement pas arrêté les insurgés triomphants, si l'intervention des trois puissances ne fût venue à point écarter les dangers qui menaçaient la reine, celle de ses principaux conseillers et le pays tout entier.

## IRLANDE.

—La fièvre continue ses ravages en Irlande; les cadavres sont la principale et même la seule nourriture des chiens, qui hurlent toute la nuit dans les cimetières et en arrachent les corps aussitôt qu'ils sont mis en terre. Plusieurs personnes sont mortes victimes de la peste. Pendant les derniers six mois, on compte 1,257 mortalités dans douze paroisses de district. Dans le seul cimetière du Père Mathieu à Cork, 266 personnes ont été enterrées du 18 au 25 ultimo. On craint bien que la peste ne devienne horrible lorsque la chaleur se fera sentir. Une vingtaine de vaisseaux consignés au comité central de secours, étaient arrivés d'Amérique chargés de provisions.

## ALLEMAGNE.

—A Plouénan, la semaine dernière, un boucher de Saint-Pol a acheté un gros chien, pour en avoir la peau. Des malheureux de cette commune ayant su que le boucher l'avait ensoué dans la terre après l'avoir écorché, sont allés le déterrer et se le sont partagé.

## CHINE.

—La décadence de la colonie anglaise de Hong-Kong est tellement rapide et désespérante, que les négociants aiment mieux abandonner au gouvernement la propriété des mai-sons qu'ils y ont construites à grands frais plutôt que de payer la rente des terrains en pure perte. On cite, entre autres, les immenses bâtiments en pierre de taille connus sous le nom de *Albany Colonnies*, comme ayant été délaissés gratuitement à l'état, qui ne sait ainsi qu'en faire.

—L'hiver a été plus dur en Chine qu'en Europe, car sous la latitude inter-tropicale de l'archipel de Macao et de Hong-Kong, le thermomètre est descendu plusieurs fois au-dessous de glace, ce qui arrive à peine une fois tous les vingt ou trente ans.

—Le courrier de Chine nous apporte des nouvelles de Taïti du 6 janvier dernier, annonçant que les indigènes se sont enfin rendus et ont fait leur soumission au nouveau gouverneur français peu après son arrivée.

La paix et la bonne loi d'égence étaient rétablies partout; cependant la reine Pomaré refusait encore de revenir à Taïti, malgré les offres généreuses du gouverneur, et continuait à habiter l'île de Raiata, où elle s'était retirée.

Les nouvelles de Chine présentent un grand intérêt. Un revirement grave a eu lieu dans le département des affaires extérieures de l'Éléste-Empire. Le mandarin Huan a été destitué de son poste de commissaire impérial adjoint et de lieutenant-gouverneur de la province de Canton. Cette destitution dénot, dans la politique chinoise, un mouvement rétrograde.

## LE KNOT.

## CHAPITRE 13.

## SUITE.

Malgré les sublimes efforts de ses défenseurs, Varsovie allait être exposée à toutes les horreurs du massacre et du pillage, lorsque le gouvernement, en dissentiment avec le pouvoir législatif, qui demandait toujours en permanence, prit cependant sur lui d'arrêter le combat et d'ordonner la retraite aux bataillons polonais. Vingt mille Russes tués ou grièvement blessés demeuraient sur le champ de bataille et témoignaient de quel prix on payait la victoire. Aussi malgré la capitulation de la ville, l'armée polonaise, dont on craignait le désespoir, obtenait-elle de se retirer avec armes et bagages. Elle se dirigea, forte de plus de vingt mille hommes et de quatre-vingts pièces de canon, vers la forteresse de Modlin, espérant rallier autour d'elle les autres divisions polonaises, ce qui eût encore formé une masse d'environ soixante mille combattants. Mais le découragement des chefs empêcha cette réunion, et le corps principal, réduit à ses seules forces, manœuvra quelque temps sans direction et sans but. La capitale étant prise, et chacun considérant la cause nationale comme définitivement perdue, on avait d'abord pensé que l'armée ne tarderait pas à faire sa soumission au gouvernement russe et Raphaël, qui avait dû suivre le drapeau, quoiqu'il ne servît qu'en volontaire, n'avait pu que faire dire au comte et à Rosa, restés dans Varsovie, qu'il viendrait les rejoindre sitôt le licenciement des troupes, qui était imminent. Mais toujours privés de cette forte direction qui sait tracer une ligne de conduite et la faire énergiquement suivre aux subordonnés, les Polonais armés passaient tour à tour d'un profond découragement à un enthousiasme irrésistible; quelques-uns voulaient se porter rapidement sur Varsovie, la surprendre et la délivrer, d'autres conseillaient de se frayer un passage vers la Lithuanie, d'y réveiller l'insurrection et d'y soutenir une guerre de

desespérée; une troisième opinion montrait les montagnes de Cracovie comme inexpugnable rempart à l'abri duquel on pourrait indéfiniment prolonger la résistance. Aucun de ces plans ne prévalut, et, après de nouveaux et vains pourparlers avec le chef de l'armée russe, les polonais, toujours poursuivis et pressés par les bataillons ennemis, gagnèrent vers l'ouest du royaume, et tirant encore quelques derniers coups de fusil pour assurer leur retraite, se réfugièrent sur le territoire prussien et y déposèrent leurs armes en se condamnant ainsi à l'exil, mais en échappant du moins au joug du Czar. Au moment de franchir la frontière, le commandant en chef de l'armée polonaise adressait à l'Europe ces nobles et touchantes paroles

“ Avant de quitter la terre natale, cette terre chérie, arrosée du sang le plus pur et de nos larmes, l'armée de Pologne déclare, devant Dieu et devant l'univers, que chaque Polonais reste aujourd'hui et restera toujours aussi pénétré de la sainteté et de la justice de notre cause qu'il le fut jamais : elle considère en outre comme un devoir sacré d'en appeler solennellement par cet acte à toutes les nations, à tous les cabinets du monde civilisé, et principalement à ceux qui, au congrès de Vienne, ont témoigné le plus d'intérêt, à la cause polonaise, et de leur confier le sort futur et l'existence politique de cette nation toujours malheureuse et jamais vaincue, qui se trouve appelée à exercer une si grande influence sur la civilisation, l'équilibre et la paix de l'Europe. Les Grecs, les Belges et d'autres peuples ont été l'objet de la sollicitude des grandes puissances; les Polonais seraient-ils donc les seuls auxquels elles refuseraient leur protection? Non, la dignité, la conscience des souverains nous garantissent le contraire.

“ C'est donc à vous, puissants de la terre, c'est aux sympathies de vos peuples que l'armée nationale de Pologne s'adresse dans son affliction : elle vous conjure, au nom du Tout-Puissant, au nom de l'humanité, au nom du droit commun à tous les hommes, de prendre sous votre garde nos libertés et faire présider la justice et l'équité aux arrangements qui seront pris à notre égard, et qui, pour assurer la paix de l'Europe, doivent être conformes au bien général et à celui de la Pologne.

“ Sur la frontière prussienne, ce 4 octobre 1831.”

Le commandant en chef, malgré les privations et la misère dont l'exil le menaçait ainsi que ses compagnons d'infortune, fit parvenir à la banque de Pologne une somme de six millions, prise pour les besoins de l'armée au moment de l'évacuation de Varsovie; les fonds appartenant au ministère de la guerre furent également rendus dans toute leur intégrité. Trente mille Polonais entrèrent successivement en Prusse : un nombre à peu près égal s'était déjà réfugié en Galicie. Une sorte d'amnistie fut bientôt offerte aux sous-officiers et aux simples soldats, qui, malgré leur répugnance à se livrer à la Russie, y furent cependant entraînés par les autorités prussiennes. A peine rentrés en Pologne, ils se virent relégués de force au fond de la Russie et incorporés dans les régiments moscovites. Quant aux officiers de tous grades, toujours officiellement menacés de la vengeance du Czar, ils traversèrent l'Allemagne au milieu des sympathies publiques et cherchèrent en France une sûre et généreuse hospitalité.

Raphaël, avons-nous dit, entraîné par les événements de la guerre, avait dû suivre l'armée sans avoir pu rejoindre ni le comte ni sa fille. En proie aux plus vives inquiétudes, accablé par les fatigues journalières et surtout affaibli par des blessures dont il s'était dissimulé la gravité, à peine se trouvait-il rendu au repos par la dissolution de l'armée, qu'une fièvre ardente le retint au lit et mit ses jours en péril. Plusieurs mois se passèrent avant qu'il pût et se guérir de ses blessures et se remettre de cette longue maladie. Du reste, aucune nouvelle de ceux auxquels il pensait jour et nuit, malgré les cruelles douleurs dont il était accablé, et toujours les bruits les plus sinistres sur son infortuné pays.

Mais voyons ce que devenaient durant ce long intervalle le comte Bialewski et la jeune femme de Raphaël. Au moment où les Russes occupaient Varsovie, dans la journée du 8 septembre, le comte, qui jusque-là s'était employé avec un zèle infatigable à la défense de la ville en siégeant dans le conseil des officiers-généraux chargés d'organiser la résistance, et en se portant tour à tour sur tous les points menacés pour y veiller à l'exécution des ordres supérieurs, le comte s'était hâté de rejoindre Rosa en ce terrible moment où l'on avait tout à craindre d'un impitoyable vainqueur.

—Et Raphaël? demanda Rosa en voyant entrer son père.

—Raphaël est en sûreté, répondit le comte : il est retenu par l'honneur et le devoir dans les rangs de l'armée, qui fait sa retraite